

Après Babel : la joie du babil et de la traduction

Intimement liée à la traduction, la Bible, qui réunit aussi bien l'hébreu, l'araméen que le grec, ne craint pas d'être transposée dans d'autres langues et de s'ouvrir à d'autres mentalités. Sa résonance multilingue et ses nombreuses traductions font un pied de nez aux fondamentalismes en tous genres.

par Philippe Lefebvre

dossier

Übersetzungen als inhaltliche Bereicherung

Die Bibel – das multilinguistische Werk par excellence: Das alte Testament ist auf Hebräisch verfasst worden, enthält aber in seiner ursprünglichen Version auch aramäische Passagen. Das neue Testament wiederum wurde uns auf Griechisch übermittelt, wobei die Evangelien vermutlich Übersetzungen von hebräischen oder aramäischen Originalen sind. Auch einzelne Worte aus anderen Sprachen haben in der heiligen Schrift Niederschlag gefunden. Philippe Lefebvre, Professor am Departement für Biblische Studien, weist darauf hin, dass Übersetzungen der Bibel in alle möglichen Sprachen immer auch Chancen in sich bergen und neue Sichtweisen offenlegen. Sie nehmen damit quasi die Funktion von Kommentaren ein. So wird die Gefahr von Fundamentalismus gebannt, zumal sich das Werk anderen Mentalitäten erschliessen muss. Die biblische Übersetzung ist stets auch ein Akt der Freude: am Sprechen, am Umstellen, am Suchen nach den besten sprachlichen Äquivalenzen und am Ausprobieren.

Il y a dans les commencements de la Bible un épisode célèbre : la construction de la tour de Babel (Genèse 11, 1-9). En ce temps-là, tous les hommes parlaient la même langue, tous agissaient d'une même volonté. Ils décidèrent un jour de construire une ville d'où surgirait une tour qui irait à l'assaut des cieux. Dieu descendit alors du ciel pour regarder les travaux et décida de multiplier les langues de tous ces gens, afin de brouiller la communication entre eux. Ceux qui commentent ce passage ont parfois vu dans la multiplicité des langues et la nécessité désormais de la traduction une punition divine. Qu'en penser ?

Relisons le début du texte : «Toute la terre était une seule lèvre et les paroles étaient les mêmes (pour tous)». Est-ce bien là ce qui s'appelle parler ? Le monde de Babel donne plutôt l'image d'une société totalitaire de clones, un monde à la Orwell ou à la Ray Bradbury. Rien à voir avec la parole, le risque qu'elle comporte, les ratés qu'elle occasionne, la discussion qu'elle demande, les traductions qu'elle suscite. En mélangeant les langues, Dieu donne la possibilité de retrouver le sens de la parole. Échanger redevient une entreprise difficile, donc intéressante : il va falloir prendre du temps, trouver des équivalences de langue à langue. Parler, quoi !

La Bible : un transit de traductions

La Bible est elle-même intimement liée à la traduction. L'Ancien Testament est écrit en hébreu, mais comporte aussi quelques parties en araméen, une langue parente : c'est donc un ouvrage bilingue. À partir du troisième siècle avant notre ère, elle fut traduite

par des Juifs en grec (la traduction des Septante). Cela se passait dans une grande cité : Alexandrie d'Égypte, une ville cosmopolite, polyglotte. Le milieu naturel de la Bible est donc un monde où la traduction est inhérente à la vie quotidienne.

Le Nouveau Testament quant à lui nous est parvenu en grec. Les évangiles en particulier sont probablement la traduction d'originaux hébreux ou araméens, mais ces originaux n'existent plus. Le texte grec des évangiles s'affiche donc résolument comme une traduction. À tout moment d'ailleurs, il transcrit des formules et des termes araméens et hébraïques, et signale à chaque fois qu'il faut les traduire. Jésus ressuscite un jour une fillette : «tenant l'enfant par la main, il lui dit : "Talitha Koum", ce qui se traduit : "Fillette, je te le dis, lève-toi"» (Marc 5, 41). Régulièrement on appelle Jésus Rabbi ou Rabbouni, et non moins régulièrement on précise que ces termes doivent être traduits par «maître». Quand Jésus est en croix, au Golgotha (un nom que le texte traduit : «Lieu du Crâne»), on place au-dessus de lui un écriteau en hébreu, grec et latin donnant le motif de sa condamnation (Jean 19, 19-22). Ce lieu central qu'est la croix est donc aussi un lieu plurilingue.

Le Paradis sous toutes ses formes

Du début à la fin de la Bible, on trouve, intégrés au texte hébreu, araméen ou grec, des mots venus d'autres langues. Ils sont soit transcrits tels quels et éventuellement traduits, soit adaptés par les langues bibliques. Prenons un exemple. Un mot important de

Philippe Lefebvre est professeur associé au Département d'études bibliques. philippe.lefebvre@unifr.ch

dossier



© Olivier Thévin

l'Ancien Testament est un emprunt aux idiomes de Perse : le mot paradis. Ce terme désigne un parc clôturé où les grands propriétaires iraniens plantaient de beaux arbres et lâchaient des animaux. Le paradis du début de la Genèse répond à cette réalité qui a tellement impressionné les peuples situés à l'Ouest de la Perse qu'ils ont emprunté le mot. Le vocable *pardez* du persan devient ainsi *paradeisos* chez les Grecs et *pardes* chez les Hébreux. Chacun des deux peuples a pris le mot de manière indépendante. Ce terme, par l'intermédiaire de la traduction latine de la Bible, la Vulgate (*paradisus*), est parvenu dans les langues occidentales.

Nouvelle vie du texte

On pourrait longuement parler de l'importance, y compris sur le plan théologique, de la traduction biblique. La Bible ne craint pas d'être transposée dans d'autres langues, d'être abordée par d'autres mentalités. Cela n'enlève rien à ses langues «originelles» : il faut continuer à les étudier, bien entendu, mais cela apporte aussi des richesses nouvelles. On déplore parfois la traduction comme une perte par rapport au texte original; mais pourquoi ne pas la penser comme une nouvelle chance, un renouvellement ? La traduction grecque de la Bible hébraïque, plusieurs siècles avant notre ère, est en quelque sorte un nouvel état de cette Bible, une

transposition qui éclaire de manière neuve certains passages; elle est en soi une sorte de premier commentaire. Elle donne aussi au texte sacré une autre résonance, qui empêche qu'on se laisse aller aux fondamentalismes tatillons : qu'une même vérité soit dite d'emblée dans une langue et aussi dans une autre crée de l'espace dans la parole, ouvre la porte à d'autres paroles encore.

La traduction comme joie

La traduction (biblique) a à voir avec la joie : joie de parler, de transposer, de trouver les équivalents les meilleurs, d'essayer, de réessayer. Dans le Nouveau Testament, on remarque beaucoup de jeux linguistiques sur l'hébreu et le grec. Au début de l'évangile de Luc par exemple, un ange s'approche de la Vierge Marie; il l'appelle (en grec) : «Pleine de grâce» (*kekharitōmenē* : un participe grec). Marie rencontre bientôt une vieille femme au temple qui comprend qui elle est et qui est Jésus son fils. Cette vieille prophétesse s'appelle Anne (ce qui, en hébreu cette fois, signifie «Grâce»). Une autre femme, cousine de Marie, Élisabeth, a eu un fils contre toute attente qu'elle a appelé Jean : en hébreu, ce nom signifie «Dieu fait grâce». Que ce soit par l'hébreu ou par le grec, on suggère que trois femmes ou «trois Grâces» ouvrent notre évangile. La traduction est au service de cette joie gracieuse qui nous rejoint. ■

Babel – Pfingsten

Alle Menschen hatten die gleiche Sprache und gebrauchten die gleichen Worte (Gen 11,1). Übersetzen war nicht nötig, weil das Verstehen nicht gemacht werden musste, sondern gegeben war. Mit dem Turmbau zu Babel, dessen Erzählung so beginnt, versuchen Menschen, alles zu verstehen, gar in den Himmel «überzusetzen». Die Sprachenverwirrung, die daraufhin eintritt, ist nicht eine von aussen auferlegte Strafe Gottes. Wo Verstehen sich in machtförmiges Begreifen verkehrt, zerstört es sich selbst. Der Versuch, durch Übersetzung den Verlust auszugleichen, entkommt dieser Ambivalenz nicht.

Das Pfingstereignis wendet Babel: Alle wurden mit dem Heiligen Geist erfüllt und begannen, in fremden Sprachen zu reden, wie es der Geist ihnen eingab (Apg 2,4). Die Wirkung ist verblüffend: Die Menge war ganz bestürzt, denn jeder hörte sie in seiner Sprache reden (2,6). Trunkenheit scheidet als Erklärung aus –

schliesslich ist ja erst die dritte Stunde am Morgen (2,15)!

Offensichtlich ist der Heilige Geist der beste Übersetzer. Die Vielfalt der Sprachen und Völker hindert das Verstehen nicht mehr. Das eine Volk Gottes lebt nicht trotz, sondern dank der vielen Sprachen dieser Welt.

«Veni, Sancte Spiritus» – klang es in allen europäischen Sprachen Pfingsten 1989 durch das Basler Münster während der 1. Europäischen Ökumenischen Versammlung. Der Impuls dieser Versammlung wandelte das Bild Europas. Möge der Geist Gottes auch die 3. Versammlung in Sibiu im September 2007 erleuchten und sich als guter «Übersetzer» zwischen den Kirchen, Religionen und Kulturen Europas erweisen.

Link: <http://www.oekumene3.eu/>

Prof. Barbara Hallensleben,
Institut für Ökumenische Studien